

Le livre des merveilles

LE TOUCHER D'OR



Auteur : Nathaniel Hawthorne

Illustrateur : Walter Crane

Traduction française : Léonce Rabillon

Mise en forme : Cyrille Largillier

Il y avait une fois un homme très riche, qui en même temps était roi, et qu'on appelait Midas. Il avait une petite fille dont personne que moi n'a jamais entendu parler, et, si autrefois j'ai su comment on la nommait, je l'ai complètement oublié. Mais, comme j'aime les noms de fantaisie pour les petites filles, je l'appellerai Marie-d'Or.

Le roi Midas aimait l'or par-dessus tout. Il tenait à sa couronne royale, principalement parce qu'elle était composée de ce métal précieux. S'il y avait quelque chose qu'il aimât à peu près au même degré, c'était la petite fille qui folâtrait si gentiment sur les marches de son trône. Plus Midas avait d'amour pour cette enfant, plus il désirait et recherchait les richesses. Il s'imaginait, l'insensé ! que ce qu'il pouvait faire de mieux pour le tendre objet de son affection, serait de lui léguer le plus possible de cette monnaie jaune et brillante, qu'on a toujours entassée depuis le commencement du monde.

Toutes ses pensées, tout son temps, étaient consacrés à ce projet. S'il lui arrivait d'arrêter son regard sur les nuages dorés d'un coucher de soleil, il aurait voulu pouvoir les saisir, les changer en or pur et les enfermer dans ses coffres. Quand la petite Marie courait à sa rencontre avec une touffe de genêts ou de boutons d'or, il disait aussitôt : « Bah ! bah ! mon enfant, si ces fleurs étaient du métal dont elles ont la couleur, elles vaudraient la peine de les cueillir ! »

Pourtant, dans sa première jeunesse, avant d'être possédé d'une passion aussi extravagante, le roi Midas avait montré un goût décidé pour les fleurs. Il avait planté un jardin où poussaient les roses les plus belles et les plus suaves qui eussent jamais réjoui l'odorat ou les yeux d'aucun mortel. Ces roses étalaient bien encore des corolles aussi fraîches et aussi embaumées qu'à l'époque où Midas passait des heures entières à en aspirer le parfum, mais aujourd'hui, s'il les regardait, c'était seulement pour calculer quelle en serait la valeur, dans le cas où ces innombrables pétales seraient autant de petites plaques d'or ; et, malgré sa passion d'autrefois pour la musique (en dépit d'une vieille histoire sur ses oreilles, taillées, disait-on, sur le modèle de celles d'un âne), le pauvre Midas n'aimait plus désormais que le son des piles d'écus.

Enfin (en vieillissant, bien des gens deviennent plus fous, au lieu de se montrer plus sages), Midas avait perdu le sens commun, au point de ne vouloir supporter la vue ou le contact d'aucun objet, s'il n'était d'or. C'est pourquoi il avait pris l'habitude de passer la plus grande partie de ses journées dans un lugubre appartement situé sous les voûtes de son palais. C'était là qu'il gardait son trésor, et, toutes les fois qu'il sentait le désir de goûter un peu de bonheur, Midas se rendait dans ce sombre caveau, dont l'aspect ne valait guère mieux que celui d'une prison. Après en avoir soigneusement fermé la porte à clef, il prenait un sac rempli d'or, une coupe du même métal, un énorme lingot, ou un boisseau de poudre d'or, et l'apportait des coins obscurs de la chambre à l'unique rayon de soleil qui s'y glissait par une étroite meurtrière. Ce rayon lui était cher, mais simplement parce qu'il donnait à son trésor des reflets plus brillants et plus purs. Puis de vider son sac, d'en compter les écus, de jeter en l'air le lingot, et de le rattraper dans ses mains ; de tamiser la brillante poussière entre ses doigts ; de regarder sa fantastique image réfléchie dans le fond de la coupe, et de se dire tout bas : « Ô Midas, fortuné roi Midas, l'heureux mortel que tu fais ! » Et rien n'eût été plus drôle que de voir le sourire grimaçant que lui présentait sa propre figure réfléchie par le vase ; on eût dit que cette image, comprenant la sottise de son original, le tournait en ridicule et lui riait au nez sans plus de cérémonie.

Bien qu'il se dît heureux, Midas éprouvait encore un certain vide au milieu de son bonheur. Il n'aurait jamais, pensait-il, une satisfaction complète, si le monde entier ne devenait l'entrepôt de ses richesses et n'était rempli de cette matière resplendissante dont il aurait l'entière propriété.

Je n'ai pas besoin de rappeler à de petits enfants savants comme vous qu'à l'époque reculée où vivait le roi Midas, il se passait bien des événements qui nous paraîtraient incroyables, s'ils arrivaient de nos jours et dans notre pays ; il est vrai qu'un grand nombre de choses dont nous sommes témoins aujourd'hui n'auraient jamais été crues par les gens d'autrefois. À tout prendre, notre époque est encore plus extraordinaire. Mais je continue mon histoire.

Un jour Midas se livrait à ses jouissances contemplatives, quand il vit apparaître une ombre sur ses monceaux d'or ; tout à coup il put distinguer, à la clarté d'un filet de lumière qui plongeait dans le caveau, la figure d'un étranger ! Était-ce un effet de l'imagination du roi Midas, à travers laquelle tous les objets se teignaient de sa couleur favorite ? Était-ce une autre cause ? toujours est-il qu'il ne put s'empêcher de croire que le sourire du visiteur rayonnait d'un éclat métallique. Ce qu'il y avait de certain, c'est que, malgré l'interception de la lumière extérieure par la présence de l'inconnu, les trésors amoncelés devant lui empruntèrent une splendeur inaccoutumée, dont les angles les plus obscurs de la pièce se trouvèrent éclairés, et qui provenait du sourire et du regard de l'étranger, d'où s'échappaient des étincelles et des flammes.

Midas, certain d'avoir tourné la clef dans la serrure, et convaincu de l'impossibilité d'entrer dans sa retraite par la violence, en conclut nécessairement que son visiteur était plus qu'un mortel. Quant à son nom, je crois fort peu important de vous le dire. Dans ce temps où la terre était encore voisine de son enfance, on pensait que des êtres doués d'un pouvoir surnaturel venaient souvent y séjourner pour prendre part aux joies et aux chagrins des hommes, dans un but moitié folâtre, moitié sérieux. Une rencontre de cette nature n'était pas nouvelle pour le roi Midas, et il n'était pas fâché de se retrouver en face de l'un de ces êtres supérieurs qu'il avait déjà vus. L'inconnu, à vrai dire, avait un air si bienveillant, qui plus est, si généreux, qu'il eût été déraisonnable de le soupçonner d'aucune mauvaise intention. À coup sûr cet hôte surhumain venait combler Midas de nouvelles faveurs ; et quelle autre faveur pouvait-il lui apporter, si ce n'était le don de multiplier ses richesses ?

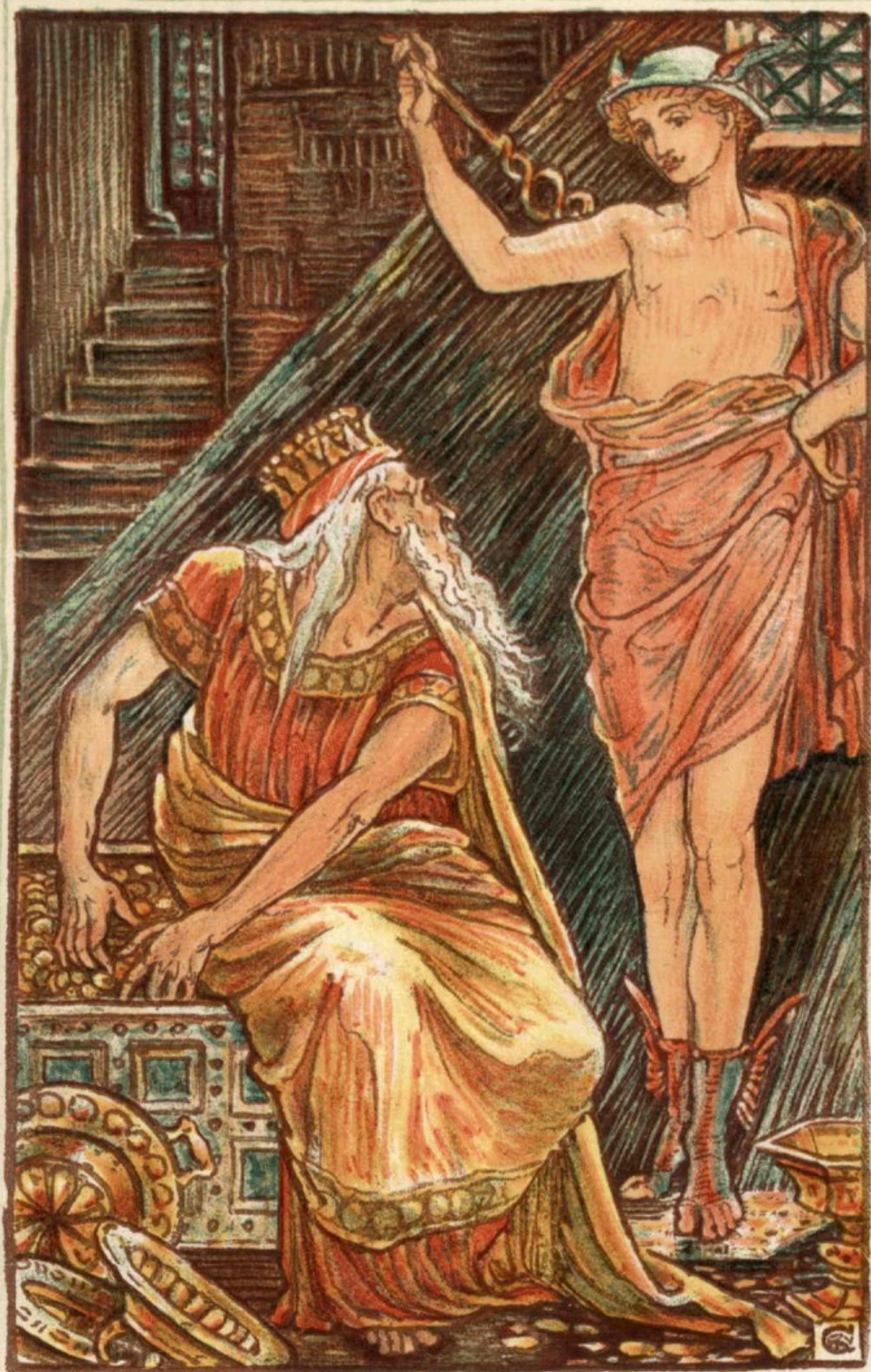
Celui-ci jeta les yeux autour de la chambre, et après avoir éclairé de son sourire tous les objets qui s'y trouvaient rassemblés, il se tourna vers Midas :

« Tu es puissamment riche, lui dit-il. Je doute qu'il y ait sur la terre, entre quatre murs comme ceux-ci, autant d'or que tu en as amoncelé.

— J'ai assez bien réussi, répondit Midas d'un air à moitié content. Mais, après tout, cela n'a rien d'étonnant, si vous considérez qu'il a fallu travailler toute ma vie pour arriver là. Si l'on pouvait vivre un millier d'années, à la bonne heure, on pourrait peut-être devenir riche !

— Comment ! s'écria l'étranger, tu n'es pas content ? »

Midas secoua la tête.



THE STRANGER APPEARING TO MIDAS

« Qu'est-ce qui pourrait donc te satisfaire ? demanda son interlocuteur. Simplement pour la curiosité du fait, je serais bien aise de le savoir. »

Midas se tut et devint rêveur. Un pressentiment lui disait que ce personnage à l'aspect si noble et au sourire d'une expression si bienveillante devait être venu le trouver dans le but et avec la puissance d'exaucer tous ses vœux. Le moment propice était donc arrivé. Il n'avait qu'à parler pour obtenir tout ce qu'il pouvait désirer, que ce fût possible ou non.

Il restait absorbé dans sa méditation, entassant des montagnes d'or les unes sur les autres, sans jamais parvenir à les rêver d'une hauteur suffisante.

À la fin, une idée lumineuse surgit au roi Midas, et lui apparut aussi brillante que le métal dont il avait fait son idole.

Relevant soudain la tête, il regarda en face l'éblouissant inconnu.

« Eh bien ! Midas, lui dit ce dernier, je vois que tu as enfin trouvé ce qui devra te satisfaire. Dis-moi quel est ton souhait.

— Voilà simplement ce que c'est, répliqua l'avare. Je suis fatigué d'avoir tant de peine à recueillir des richesses qui, malgré tant d'efforts, ne sont, au total, que bien insuffisantes, et je voudrais pouvoir changer en or tout ce que je viendrais à toucher. »

Le sourire de l'étranger s'épanouit à un tel point qu'il sembla remplir la chambre, comme l'aurait fait l'astre du jour à travers une vallée ténébreuse où les feuilles d'automne réfléchissent la lumière.

« Le toucher d'or, n'est-ce pas ? s'écria-t-il. Honneur à toi, Midas, pour avoir conçu une idée aussi admirable ! Mais es-tu bien sûr que l'accomplissement de ce désir fasse ton bonheur ?

— En peut-il être autrement ?

— Ne regretteras-tu jamais d'avoir ce don merveilleux ?

— Quel motif aurais-je de m'en repentir ? je ne demande rien de plus pour mettre le comble à ma félicité.

— Eh bien ! que ton vœu soit exaucé ! Demain, au lever du soleil, tu auras le toucher d'or. »

Le visiteur prononça ces mots en adressant au roi un geste d'adieu, et sa figure devint tellement resplendissante, que Midas en ferma involontairement les yeux. En les rouvrant, il ne distingua plus que le rayon du soleil qui glissait auparavant sur les trésors entassés avec tant de peine pendant tout le cours de son existence.

Le monarque dormit-il aussi tranquillement que d'habitude ? L'histoire ne le mentionne point. Endormi ou éveillé, son esprit était probablement ému comme celui d'un enfant à qui l'on a promis pour le lendemain un magnifique joujou. Quoi qu'il en fût, le jour avait à peine frappé le sommet des collines, qu'aussitôt le roi Midas s'éveilla complètement et, allongeant les bras hors du lit, commença à poser les mains sur tout ce qui se trouvait à sa portée. Il était impatient de vérifier s'il était vraiment doué du toucher d'or, selon la promesse de l'étranger. Il mit le doigt sur une chaise qui était à côté de lui, et sur différents

meubles ; mais quel ne fut pas son désappointement en voyant les objets conserver leur ancienne substance ! Une crainte vint s'emparer de son esprit : ce radieux personnage était-il un vain songe, ou bien s'était-il moqué de lui ? Et quelle désolation si, après tant d'espérance, il devait se contenter d'un peu d'or laborieusement amassé par des moyens ordinaires, au lieu d'en créer par le simple toucher !

Dans son impatience, Midas n'avait pas vu que la lueur douteuse qui éclairait sa chambre était due seulement à l'aurore, qui commençait à ouvrir les portes du ciel. Il était retombé sur sa couche, désespéré d'avoir vu s'évanouir ses illusions, et s'attristait de plus en plus, quand tout à coup un trait lumineux pénétra par la croisée et dora le plafond au-dessus de sa tête. Il sembla à Midas que ce rayonnement produisait sur les blanches couvertures de son lit une réflexion d'un aspect singulier. En regardant de plus près, quels furent son étonnement et son bonheur à la vue de ses draps de toile transformés en tissus de l'or le plus pur ! Il avait eu le toucher d'or à l'heure précise annoncée par son hôte mystérieux.

Midas, transporté de joie, s'élança dans la chambre en touchant tout ce qui lui tombait sous la main. Il saisit une des quenouilles de son lit, et elle se transforma immédiatement en une magnifique colonne d'or cannelée. Il écarta le rideau de la fenêtre afin de contempler plus clairement les merveilles qu'il accomplissait, et, à son contact, le gland s'appesantit en un poids d'or massif. Il toucha un livre posé sur la table : ce livre prit l'apparence d'un volume splendidement relié et doré sur tranche, comme on en voit souvent aujourd'hui ; mais il en tourna les pages du bout du doigt, et ce ne fut plus tard qu'une réunion de minces feuillets d'or sur lesquels ce qu'on avait écrit était devenu complètement illisible. Il se hâta de s'habiller, et fut dans le ravissement en se voyant revêtu de magnifiques habits de drap d'or, conservant toute leur souplesse et tout leur moelleux, malgré la pesanteur de l'étoffe, passablement accrue. Il tira son mouchoir de poche, ourlé pour lui par la petite Marie-d'Or : aussitôt ce mouchoir prit un éclat nouveau ; tout, jusqu'à la trame du tissu et aux jolis petits points bien nettement piqués par la charmante enfant, tout fut changé en or !

Cette dernière transformation parut ne pas plaire entièrement au roi Midas : il aurait voulu conserver intact ce mouchoir que sa petite fille lui avait mis dans la main en grim pant sur ses genoux.

Mais, au bout du compte, c'était une bagatelle qui ne méritait pas qu'on s'en affectât. Midas prit alors ses lunettes et les mit sur son nez pour voir plus distinctement où il en était de sa lecture. À cette époque, les lunettes n'avaient pas encore été inventées pour le commun des mortels, mais existaient seulement à l'usage des souverains ; sans cela, comment Midas en aurait-il possédé une paire ? Cependant, à sa grande confusion, tout excellents que furent les verres, il découvrit qu'il lui était impossible de rien distinguer. Mais c'était la chose du monde la plus naturelle : car, en les ôtant de sa poche, les deux parties transparentes s'étaient subitement changées en petites plaques de métal jaune. Les lunettes, tout en augmentant de valeur, avaient perdu leur utilité. Cette circonstance frappa Midas assez désagréablement ; car, avec toute son opulence, il ne pourrait plus jamais posséder une paire de lunettes capables de lui servir.

« Ce n'est pas une grande affaire, après tout, se dit-il en lui-même avec une résignation stoïque ; de grands avantages ont toujours quelques inconvénients. Le don du toucher

d'or vaut bien le sacrifice d'une paire de lunettes, à condition du moins qu'on ne perde pas la vue. Mes yeux me serviront pour les besoins ordinaires de la vie, et ma petite fille sera bientôt assez grande pour me faire la lecture. »

Le sage roi Midas était si exalté par sa bonne fortune, que son palais n'était plus assez grand pour le contenir. Plein d'enthousiasme, il descendit de son appartement, et sourit de satisfaction en observant que la balustrade de l'escalier s'était métamorphosée en or bruni, à mesure que sa main glissait sur la rampe. Il leva le loquet de la porte (naguère de simple cuivre, mais transformé comme le reste au premier contact de ses doigts), et courut à son jardin. Il y trouva une grande quantité de roses en pleine fleur, et d'autres à moitié épanouies ou en boutons naissants. Leur parfum embaumait la brise du matin. Il n'y avait pas au monde de nuances plus délicieuses et plus agréables ; tant de grâce, de modestie, de tranquillité et de charme paraissait à la fois s'exhaler de ces roses !

Mais Midas savait un moyen de les rendre beaucoup plus précieuses à ses yeux, et il s'empressa de courir de rosier en rosier, exerçant son don magique avec une activité infatigable, jusqu'à ce que chaque fleur, chaque bouton, les vers même cachés au sein des corolles, fussent changés en or. Pendant qu'il se livrait à cette occupation, le roi Midas fut appelé pour déjeuner, et, comme l'air vif du matin lui avait ouvert l'appétit, il se hâta de rentrer au palais.

Je ne sais pas positivement en quoi consistait à cette époque le déjeuner d'un roi, et n'ai pas le temps de faire à ce sujet de profondes recherches ; néanmoins, tout me porte à croire que, ce jour-là, le déjeuner se composait de gâteaux sortant du four, de petites truites d'eau vive, de pommes de terre grillées, d'œufs frais et de café pour le roi Midas, et d'une tasse de lait avec des tartines pour la petite princesse. En tout cas, c'est un déjeuner présentable pour un roi, et, si le menu n'est pas exact, Midas ne pouvait en avoir un meilleur.

La petite Marie-d'Or n'avait pas encore paru. Son père la fit appeler, et, se mettant à table, attendit l'arrivée de l'enfant pour commencer à manger. Midas aimait réellement sa fille, et son affection était encore plus tendre ce matin-là, en raison de la bonne fortune qui lui était échue. Tout à coup il l'entendit venir par les corridors, pleurant à chaudes larmes. Cette circonstance l'étonna singulièrement, car la petite Marie était l'un des enfants les plus joyeux qu'on pût voir, et, dans le cours d'une année, elle ne versait pas de larmes de quoi remplir un dé. En entendant ses cris, Midas eut l'idée de la consoler par une agréable surprise : il se pencha sur la table, toucha le bol de sa fille (belle porcelaine ornée de peintures délicates) et le transforma en or.

Cependant Marie poussa doucement la porte ; elle entra en sanglotant, et son tablier sur les yeux.

« Eh bien ! ma pauvre petite ! s'écria son père, qu'as-tu donc aujourd'hui, par une si belle matinée ? »

Marie-d'Or, sans ôter son tablier de ses yeux, étendit la main pour montrer une des roses, transformées par Midas.

« N'est-ce pas que c'est magnifique ? dit-il ; et qu'a donc cette belle rose pour te causer tant de chagrin ? »

— Ah ! mon cher père ! répondit l'enfant, elle n'est plus belle, cette rose ; c'est la plus laide qu'on puisse voir ! Aussitôt habillée, j'ai couru dans le jardin pour vous faire un joli bouquet, parce que je sais que vous aimez les fleurs, et qu'elles vous plaisent davantage quand c'est votre petite fille qui vous les a cueillies. Mais, ô mon Dieu ! vous ne savez pas ce qui est arrivé ? Quel malheur ! ces roses qui sentaient si bon et avaient de si belles couleurs, elles sont toutes flétries, toutes gâtées ; elles sont devenues toutes jaunes et n'ont pas la plus faible odeur ! Qu'est-ce qui a donc pu causer cela ?

— Bah ! bah ! chère petite, ne pleure pas pour si peu de chose, dit Midas, honteux de s'avouer coupable d'un changement qui la rendait si malheureuse ; assieds-toi, mange ton pain, mon enfant, et bois ton lait. Il te sera bien facile, va, d'échanger une belle rose d'or comme celle-ci, qui durera plus de cent ans, contre une rose ordinaire, qui se flétrit en un seul jour.

— Je me soucie bien de pareilles roses ! cria Marie-d'Or en jetant la sienne avec dédain ; celle-ci n'a pas le moindre parfum, et ses feuilles coupantes me piquent le nez ! »

L'enfant se mit à table ; mais elle était si préoccupée, qu'elle ne fit pas même attention à la merveilleuse transformation de sa tasse de porcelaine ; et c'était pour le mieux, car Marie se divertissait d'ordinaire à regarder les figures bizarres, les maisons et les arbres de forme étrange qui étaient peints sur le bol, et qui avaient complètement disparu sous la teinte uniforme du métal.

Cependant le roi s'était versé une tasse de café, et, cela va sans dire, la cafetière avait subi une transmutation immédiate au moment où il l'avait touchée. Midas pensa en lui-même que déjeuner avec un service en or, pour, un homme dont les habitudes étaient simples, cela devenait d'une splendeur passablement extravagante, et il commença à se préoccuper du moyen de garder tous ses trésors. Le buffet et la cuisine ne lui paraissaient pas assez sûrs pour contenir des cafetières et des tasses d'une valeur aussi considérable.

Plongé dans ces réflexions, il porta à sa bouche une cuillerée de café, et, en aspirant le contenu, il fut saisi de surprise, au moment où le liquide toucha ses lèvres y de le sentir se transformer en substance métallique et se durcir en petit lingot.

« Ah ! s'écria Midas avec effroi.

— Qu'avez-vous donc, mon père ? demanda Marie en le regardant avec étonnement et les yeux toujours baignés de larmes.

— Rien, mon enfant, rien ! fit Midas. Ne laissez pas refroidir votre lait. »

Il prit dans le plat une des petites truites si appétissantes, et, comme pour en faire l'expérience, en toucha la queue du bout du doigt. Il frémit quand, au lieu d'une, truite admirablement préparée, il ne vit plus qu'un poisson d'or. Si au moins c'eût été un de ces poissons rouges conservés dans des globes de verre comme une curiosité de salon ! Mais non pas ; c'était bien du métal qu'on eût dit artistement ciselé par le plus habile orfèvre du monde. Les arêtes s'étaient changées en filigrane d'or, les nageoires et la queue en plaques du même métal ; on y voyait jusqu'à l'empreinte de la fourchette, jusqu'à cette apparence de délicatesse et de légèreté d'une friture exécutée de main de maître. Un vrai chef-d'œuvre ! Mais en ce moment le roi Midas aurait mieux aimé une truite réelle dans son assiette que cette imitation d'un si grand prix.

« Je ne sais vraiment, pensa-t-il, comment je vais faire pour déjeuner ! »

Il prit un des petits gâteaux encore tout fumants, et, l'ayant à peine rompu, il le vit, à sa grande mortification, se colorer de la teinte jaunâtre de la pâte de maïs. À vrai dire, si c'avait été un gâteau de maïs, Midas l'eût bien autrement estimé qu'il ne le fit après s'être convaincu, par le poids et la solidité de l'objet qu'il tenait dans sa main, que ce n'était plus qu'un gâteau d'or. Désespéré, il se servit un œuf, qui subit immédiatement une transmutation semblable à celles de la truite et du gâteau.

« Me voilà dans un bel embarras ! pensa-t-il en se renversant sur sa chaise et en regardant, avec des yeux d'envie, la petite Marie-d'Or qui trempait bravement son pain dans son lait. Avoir devant moi un déjeuner d'une si grande valeur, et ne pouvoir rien manger ! »

Espérant, à force d'adresse et de promptitude, réussir à éviter le grave inconvénient qui l'inquiétait si fort, le roi Midas saisit une pomme de terre toute fumante et tenta de l'introduire subtilement dans sa bouche et de l'avalier tout d'un trait ; mais le don du toucher d'or avait une puissance d'action instantanée supérieure à sa volonté. Il se sentit étouffer non par une pomme de terre succulente, mais par un lingot qui lui brûla tellement la langue qu'il en jeta un cri de douleur, et, s'élançant hors de table, il se mit à sauter et à frapper du pied dans la chambre, de souffrance et de frayeur.

« Mon père, mon cher père ! s'écria Marie-d'Or, qui était aussi affectueuse que charmante, qu'avez-vous, je vous en supplie ? Est-ce que vous vous êtes brûlé ?

— Ah ! ma chère enfant, répondit Midas en gémissant, je ne sais ce que ton pauvre père va devenir ! »

Et en vérité, mes chers petits amis, avez-vous jamais entendu parler d'une position aussi lamentable que celle du roi Midas ? Il y avait là littéralement le déjeuner le plus magnifique qu'on pût servir à un roi, et c'était cette magnificence même qui le rendait complètement inutile. Le travailleur le plus pauvre, assis à table devant une croûte de pain et un verre d'eau, était, à coup sûr, mieux partagé que Midas, dont les mets délicats valaient en réalité leur pesant d'or. Et que devenir ? Il avait déjà une faim dévorante : que serait-ce à l'heure du dîner ? Et ne mourrait-il pas d'inanition au moment du souper, qui, à n'en pas douter, se composerait encore de plats d'une digestion aussi difficile ? Combien de jours allait-il survivre à un régime d'une substance aussi riche ?

Ces tristes réflexions troublèrent si fort le roi Midas, qu'il en était arrivé à se demander si, après tout, l'opulence est le seul bien désirable de ce monde, ou même si c'est le plus désirable. Mais ce n'était là qu'une idée passagère. Fasciné par l'éclat du précieux métal, il aurait encore refusé de renoncer au toucher d'or pour une considération aussi mesquine que celle d'un déjeuner. Vous représentez-vous, mes petits amis, l'étendue d'un pareil sacrifice ? Il lui en aurait coûté des millions de millions, tant de millions que l'éternité ne suffirait pas à en faire l'addition, pour avoir une friture de truites, un œuf à la coque, une pomme de terre, un gâteau et une tasse de café.

Néanmoins, il avait tellement faim, et son inquiétude était si grande, qu'il ne cessait de gémir tout haut et de la manière la plus pitoyable. Notre gentille petite Marie ne put se retenir plus longtemps. Les yeux fixés sur son père, elle cherchait de toute la force de sa

jeune intelligence à s'expliquer ce qui pouvait lui être arrivé ; enfin, poussée par l'inquiétude et l'affection, elle quitta sa chaise, et, courant à Midas, lui passa les bras tendrement autour des genoux. Lui se baissa et l'embrassa. Il sentait amèrement combien l'amour de sa petite fille valait mille fois plus que ce qu'il avait gagné par la faculté surnaturelle dont il se trouvait doué.

« Cher bijou, ma bien-aimée ! » s'écria-t-il.

Mais Marie-d'Or ne répondit pas. Hélas ! qu'avait-il fait ? quel don fatal lui avait accordé l'étranger ?

Au moment où ses lèvres avaient effleuré le front de l'enfant, une métamorphose s'était subitement opérée. La figure de Marie, tout à l'heure si fraîche, si pleine de grâce et de tendresse, avait pris une teinte jaune et brillante ; ses larmes s'étaient congelées le long de ses joues, et les beaux cheveux bruns qui retombaient sur ses épaules avaient perdu leur souplesse et leur couleur. Son corps gracieux s'était raidi, métallisé sous les lèvres de son père. Oh ! malheur et désolation ! Victime de la passion insatiable de Midas pour les richesses, Marie n'était plus qu'une statue d'or !

Ses yeux fixes avaient encore leur regard inquiet et suppliant ; une expression d'amour, de douleur et de pitié restait empreinte sur son visage immobile, et c'était à la fois la vue la plus douce et la plus, déchirante que l'on pût contempler : tous les traits de Marie-d'Or, dans leurs moindres détails, jusqu'à cette délicieuse petite fossette marquée dans son joli menton. Mais plus la ressemblance était frappante, plus le désespoir du père était navrant à la vue de cette image d'or, reste unique, hélas ! de la pauvre Marie. S'il voulait exprimer sa tendresse paternelle, Midas avait coutume de dire que sa fille valait son pesant d'or : cette phrase était désormais d'une vérité absolue ; et le malheureux père reconnaissait enfin, mais trop tard, combien un cœur tendre et affectueux a plus de valeur que toutes les richesses de la terre !

Je craindrais de vous offrir un tableau trop pénible, si je vous décrivais comment Midas, pleinement exaucé dans tous ses désirs, se mit à se tordre les mains et à se lamenter, ne pouvant ni supporter la vue de sa fille, ni détourner d'elle son regard ; il ne pouvait croire à l'horreur de la réalité qu'en fixant les yeux sur cette ravissante petite figure, dont une larme sillonnait la joue d'or massif, et qui avait un air si compatissant et si tendre. Alors il s'arrachait les cheveux et il souhaitait d'être l'homme le plus misérable du monde entier, si la perte de toutes ses richesses pouvait ramener la nuance rosée la plus légère sur les joues de sa chère enfant.

En proie aux déchirements du désespoir, il aperçut tout à coup, debout à la porte, l'étranger mystérieux. Midas laissa tomber sa tête sur sa poitrine sans proférer une parole : il avait reconnu la même figure qui lui avait apparue, la veille, au milieu de ses trésors, et dont il avait reçu cette terrible faculté du toucher d'or. Le visage de l'étranger s'épanouissait toujours dans un sourire, et répandait une lumière jaunâtre dans toute la chambre, sur tous les objets transformés au contact de Midas, et particulièrement sur l'image de la petite Marie.



MIDAS' DAUGHTER TURNED TO GOLD

« Eh bien ! mon bon ami, dis-moi, je te prie, comment tu te trouves du toucher d'or ? »

Midas secoua la tête.

« Je suis bien misérable ! s'écria-t-il.

— Bien misérable, dis-tu ? Comment cela se fait-il donc ? N'ai-je pas fidèlement tenu ma promesse ? N'as-tu pas vu se réaliser tous tes souhaits ?

— L'or n'est pas tout dans ce monde ; j'ai perdu le principal objet de mes vœux, répondit Midas.

— Ah ! ah ! c'est une découverte que tu as faite depuis hier ? Eh bien ! voyons. Laquelle de ces deux choses estimes-tu davantage : le don du toucher d'or, ou une tasse d'eau limpide et fraîche ?

— Oh ! de l'eau, c'est une bénédiction ! s'écria Midas ; mais l'eau ne rafraîchira plus mon gosier desséché !

— Le toucher d'or, poursuivit l'étranger, ou une croûte de pain sec ?

— Un morceau de pain vaut mieux que tout l'or de la terre !

— Le toucher d'or, ou la petite Marie pleine de vie, de grâce, d'amour, comme elle était il y a une heure ?

— Oh ! mon enfant, ma chère enfant ! cria le pauvre roi en se tordant encore les mains. Je n'aurais jamais donné la simple petite fossette de son menton pour le pouvoir de fondre le globe entier en un bloc massif de cette précieuse matière.

— Tu es plus sage que tu ne l'étais hier, dit l'inconnu en regardant sérieusement le roi Midas. Ton cœur, je m'en aperçois, n'a pas été complètement réduit à l'état de lingot. S'il en eût été ainsi, ta situation était en vérité désespérée. Mais tu parais encore susceptible de comprendre que les choses les plus ordinaires, telles qu'elles se trouvent sous la main de tout le monde, ont plus de prix que les richesses après lesquelles tant de gens avides soupirent si ardemment. Voyons, désires-tu avec sincérité te débarrasser de ce toucher d'or ?

— Il m'est odieux ! » répondit Midas.

À ce moment une mouche vint se poser sur son nez et retomba immédiatement à terre ; car l'insecte aussi était changé en or. Midas frissonna d'épouvante.

« Eh bien ! fit l'étranger, va te plonger dans la rivière qui coule au fond de ton jardin. Apporte en même temps un vase de son eau et asperges-en tous les objets auxquels tu désireras rendre leur substance primitive. Si tu le fais avec confiance, peut-être répareras-tu le malheur occasionné par ta cupidité.

Le monarque s'inclina profondément. Quand il releva, la tête, la brillante apparition s'était ; évanouie.

Vous comprendrez sans peine que Midas ne tarda pas une minute. Il se saisit aussitôt d'un grand pot de terre (mais, hélas ! ce pot n'était déjà plus de terre à son contact), et courut au lieu indiqué.



· MIDAS · WITH · THE · PITCHER ·

À mesure qu'il trottait lestement, en se frayant un chemin à travers les buissons et les arbrisseaux, le feuillage se mit à jaunir, ô prodige ! comme si l'automne avait passé à cet endroit seulement. Parvenu au bord de la rivière, il s'y précipita tête baissée, sans même avoir eu la précaution d'ôter sa chaussure.

« Pouf ! pouf ! pouf ! s'en allait-il soufflant, en sortant sa tête de l'eau. Voici un bain d'une fraîcheur délicieuse ; j'espère qu'il m'aura tout à fait débarrassé du toucher d'or. » Et il se hâta d'emplir son vase.

En le plongeant dans l'eau, son cœur battit de plaisir à voir ce bon et honnête vase d'argile se métamorphoser derechef et recouvrer sa nature primitive. Midas avait confiance en outre qu'un changement s'était opéré en lui-même ; sa poitrine se dégageait d'un poids écrasant et glacial. Sans nul doute, son cœur avait petit à petit perdu sa substance humaine et s'était transmué en un organe insensible et métallique ; mais évidemment il se ramollissait et s'adoucissait comme un vrai cœur de chair. Apercevant une violette sur le rivage, Midas la toucha du doigt, et fut au comble de la joie en s'assurant que la délicate petite fleur avait conservé sa nuance naturelle au lieu de se teindre en jaune, brillant, il est vrai, mais couleur de feuille morte. Le maudit toucher d'or lui était donc bien positivement enlevé.

Le roi Midas rentra bien vite au palais. Je suppose que les domestiques étaient tout ébahis à la vue de leur royal maître apportant avec tant de soin une simple cruche d'eau. Mais cette eau, qui devait réparer le mal causé par l'extravagance de Midas, avait pour lui plus de prix qu'un immense océan d'or fondu. Il n'eut rien de plus pressé, comme vous devez bien vous l'imaginer, que d'asperger la figure métallique de Marie-d'Or.

À l'instant même où l'eau effleura la chère enfant, vous n'auriez pas pu vous empêcher de rire à l'aspect des roses animant de nouveau ses petites joues ! Et quand elle se mit à éternuer et à repousser l'eau qui lui entraît dans la bouche ! Elle n'en revenait pas de se trouver toute mouillée et de voir son père continuer-à l'arroser avec tant d'empressement.

« Ah ! cher père, je vous en prie, finissez ! criait-elle. Me voilà tout inondée, et c'est ma belle robe que j'ai mise ce matin pour la première fois ! »

Car Marie ne savait pas qu'elle avait été une petite statue d'or, et elle ne se souvenait de rien depuis le moment où elle s'était élancée, les bras ouverts, pour consoler le pauvre roi Midas. Celui-ci ne crut pas nécessaire de dire à son enfant chérie quelle folie il avait commise ; il se contenta de lui prouver qu'il était devenu beaucoup plus sage. À cet effet il conduisit la petite Marie d'Or dans le jardin, où il fit une aspersion générale avec le reste de l'eau, et avec tant de succès, que plus d'un millier de roses recouvrèrent leur fraîcheur primitive. Deux circonstances cependant rappelèrent à Midas, tant qu'il vécut, ce fameux don du toucher d'or : la première, c'était que les sables de la rivière brillaient comme de la poudre d'or ; l'autre, que les cheveux de sa fille avaient pris une teinte qu'il n'avait pas remarquée avant de lui donner ce baiser cause de sa métamorphose. Ce changement de nuance était vraiment une beauté de plus, et la chevelure de Marie y avait gagné un éclat qu'elle n'avait pas auparavant.

Le roi Midas, devenu tout à-fait vieux, prenait plaisir à raconter cette histoire merveilleuse aux enfants de Marie-d'Or, quand il les faisait sauter sur ses genoux, et la leur disait à peu près dans les termes que je viens de vous rapporter ; puis il passait ses doigts dans leurs

boucles soyeuses, et leur disait que leurs cheveux avaient aussi des reflets dorés qu'ils tenaient de ceux de leur mère.

« Et pour ne rien vous cacher, mes gentils petits amis, répétait Midas, qui ne cessait pas de faire aller les enfants au trot et au galop, depuis ce matin-là, je n'ai jamais pu souffrir la vue de ce qui avait la couleur de l'or, excepté vos jolis cheveux blonds. »

